

► Le cahier des Livres

de Léon Bloy, Guillaume Apollinaire, Max Jacob et Charles Péguy, son allergie pour toute forme d'académisme. Producteur des premières émissions littéraires à l'ORTF, fondateur du journal marseillais *Le mot d'Ordre* où il publia notamment *La Rose et le Réséda* de Louis Aragon, il fut en outre à l'écoute de certains génies dissidents (comme l'atteste son étude sur Baudelaire) et peu soucieux de « l'avant-gardisme officiel ». Défenseur de talents méconnus (comme celui du peintre Marcel-Lenoir ou du sculpteur Joseph Bernard), Stanislas Fumet a en plus, comme le souligne David Gaillardon, un sens inné de la génialité de l'autre. « *Le jour, écrivait-il, où il n'y aura plus d'amour, il n'y aura plus rien qui soit digne de l'homme...* » Sa correspondance avec sa filleule Berthe Tygel nous offre l'occasion de redécouvrir sa plume visionnaire.

V.-M. Marchand

LETRES À UNE CONVERTIE, Stanislas Fumet, correspondance avec Berthe Tygel (1930-1976), lettres présentées et annotées par David Gaillardon, Éditions de L'Harmattan, 141 p., 14 €

L'HOMME EN SA STEPPE

J'ai longuement hésité à me lancer dans la chronique d'un livre aussi incomparable, au sens absolument premier du terme. Au point d'ailleurs de l'avoir rangé après l'avoir lu, plus soucieux de conserver prudemment et par devers moi quelques impressions inexprimables que de courir le risque de gloser autour d'un verbe vide. En même temps, et fût-ce au prix d'une maladresse critique, il ne m'est pas indifférent de contribuer à redonner quelque actualité à Pétrus Borel, qui fit tout de même l'admiration de Baudelaire, Flaubert, Vallès, Breton ou Eluard, et à relayer le travail en tous points remarquable, et, il faut bien le dire, courageux, du Vampire Actif, jeune maison d'édition dont on espère seulement que la dénomination, par trop équivoque, ne desservira pas le rayonnement.

Héraut de l'excès, praticien assumé de la contradiction, toujours mobile et volatile sur son fil de démence, Pétrus Borel est sans doute le représentant le

plus phénoménal de cette manière de romantisme brutal que l'histoire a désigné du nom de *frénétisme*. Dans le texte de clôture qu'il donne au recueil, Olivier Rossignot parle d'une « *mélancolie insurrectionnelle* », et voilà peut-être qui résume le mieux cet écrivain détrompeur, fantastiquement rétif, non seulement à l'ordre (ce serait bien la moindre des choses), mais au monde et à l'humanité mêmes. « *Mais toi, tu ne veux plus du néant, tu veux vivre ; vis, je mourrai seul !* » Eh oui, car « *le monde, c'est un théâtre : des affiches à grosses lettres, à titres emphatiques, hameçonnent la foule qui se lève aussitôt, se lave, peigne ses favoris, fait son jabot et son habit dominical, fait ses frisures, endosse sa robe d'Indienne, et, parapluie à la main, là voilà qui part ; leste, joyeuse, désireuse, elle arrive, elle paie, car la foule paie toujours, chacun se loge à sa guise, ou plutôt suivant le cens qu'il a payé, dans le vaste amphithéâtre, l'aristocratie se verrouille dans ses cabanons grillés, la canaille reste à la merci* ». Lire Borel, c'est plonger au cœur des entrailles du XIX^e siècle : le siècle, c'est celui du grand trouble lyrique, de l'incandescence poétique, de l'histoire frénétique ; les entrailles, ce sont les miasmes, l'immense rancœur frustrée où conduisent le spectacle des hommes et la perte du ciel. C'est le siècle dont le spectre court d'Hugo à Lautréamont, qui tous deux payent leur tribut à Borel – lequel ne fut pas pour rien l'un des principaux acteurs de la bataille d'Hernani. Cette gente-là incendie le monde d'humour et de sel, dans un cri jaune et noir où puiera sans doute l'absurde à venir. Un monde qui gaiement court après une sorte de défaitisme euphorique, enthousiaste, et auquel Borel adresse la plus drôle et la plus désespérée des suppliques : « *Je désirerais ardemment que vous me guillotinasiez.* » Il ne

souffre pas davantage de déception que de désillusion : il faudrait pour cela avoir espéré en quoi que ce soit. Borel souffre de l'exponentielle extension du déjà vaste domaine de la lande et du désert, de la défection si désirée de l'individu, de la sécheresse dont toute société est aussi faite ; de ce monde qui n'a de cesse de proclamer qu'« *on ne peut vivre et penser* » et qu'il « *faut renoncer à l'un ou à l'autre* ». « *Qui creuse les choses, creuse sa tombe* » : on ne voit pas épitaphe mieux indiquée pour cet auteur mort adossé à l'univers, et qui ne demande jamais mieux que de s'enivrer d'un bon « *verre de néant* ».

M. Villemain

ESCALES À LYCANTHROPOLIS, Pétrus Borel, Éditions du Vampire Actif, 466 p., 19,50 €

LES BONNES RAISONS DE L'IRRATIONNEL

Il est probable que *L'appel de l'ombre*, petit livre dense et très stimulant de Thérèse Delpech, fasse date. *L'Ensauvagement* (prix Femina de l'essai 2005), où la philosophe décortiquait notamment les rapports étroits entre nihilisme et menace terroriste, a couronné de manière assez magistrale une analyse au confluent de spécialités et de domaines très variés. Ce faisant, elle s'y interrogeait déjà sur « *le vide spirituel qui mine nos sociétés, et sur les déséquilibres psychiques qui accompagnent ce phénomène* ». *L'appel de l'ombre* en constitue une sorte de prolongement, mais il s'agit ici, contre toute attente peut-être, de montrer à quel point l'excès de raison, disons, donc, le rationalisme, porte en lui le danger « *d'assécher la source des plus hautes activités humaines, parmi lesquelles se trouve l'art, et même de compromettre l'exercice de*

la raison ». D'aucuns crieront à la folie, quand les fanatismes religieux sont une des principales causes de violence dans le monde. Ceux-là auront le tort d'user de raccourcis, liant et résumant en un simple processus les sources obscures de la psyché et le déchaînement des passions collectives. Car telle est la doxa, qu'attisent bien sûr le chaos du monde et le joug de quelques tyrans, grands et moins grands, qui n'aiment rien davantage que de jouer avec le feu : l'irrationnel est néfaste à la paix des hommes. Or il ne s'agit pas tant ici de battre en brèche cette doxa que de la confronter à ses infirmités et de s'inquiéter du tropisme très humain à vouloir tout dominer. Aussi, si Thérèse Delpech prend d'emblée bien soin de dire qu'il ne saurait être question « *d'humilier la raison, à un moment où une défense et illustration de celle-ci serait amplement justifiée* », elle n'en insiste pas moins sur le péril d'une raison qui ignorerait sciemment les sources du psychisme et les ressources de l'irrationnel. Et renvoie pour cela aux histoires et aux mythes où la civilisation occidentale a fabriqué ses propres grands récits. Ce qui n'est pas rien, et la conduit à convoquer les grands textes religieux, bien sûr, mais tout autant l'Antiquité, la littérature (Shakespeare, Melville, les écrivains russes), enfin la psychanalyse, notamment Freud et Jung, qu'une certaine mode intellectuelle s'échine ouvertement à salir. On dira qu'il est dangereux de chercher à ressusciter ou à revigorer l'irrationnel : il faudra répondre que la raison court un danger parallèle à refuser elle-même de se saisir comme objet de pensée, étant entendu qu'elle ne peut irradier qu'à la condition de ne jamais abdiquer la méthode dont elle s'est elle-même dotée et de se défier de ce que Thérèse Delpech a par ailleurs identifié comme un « *rétrécissement de conscience* ». C'est à cet aune que son travail, qui établit « *l'existence d'une folie constitutive de la raison raisonneuse* » et s'inquiète des « *monstres engendrés par l'arrogance de la raison* », pourrait bien être salvateur pour la raison elle-même.

Il faudra lire enfin *L'appel de la raison* comme une élégie combative autour de la disparition de « *pans entiers de la culture classique* ». Car derrière ce que Thérèse Delpech écrit, il y a quelque

